

Souvenirs d'*Andromaque*

Diane Godin

Numéro 77, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, D. (1995). Compte rendu de [Souvenirs d'*Andromaque*]. *Jeu*, (77), 187–190.

Entre les lignes

Diane Godin

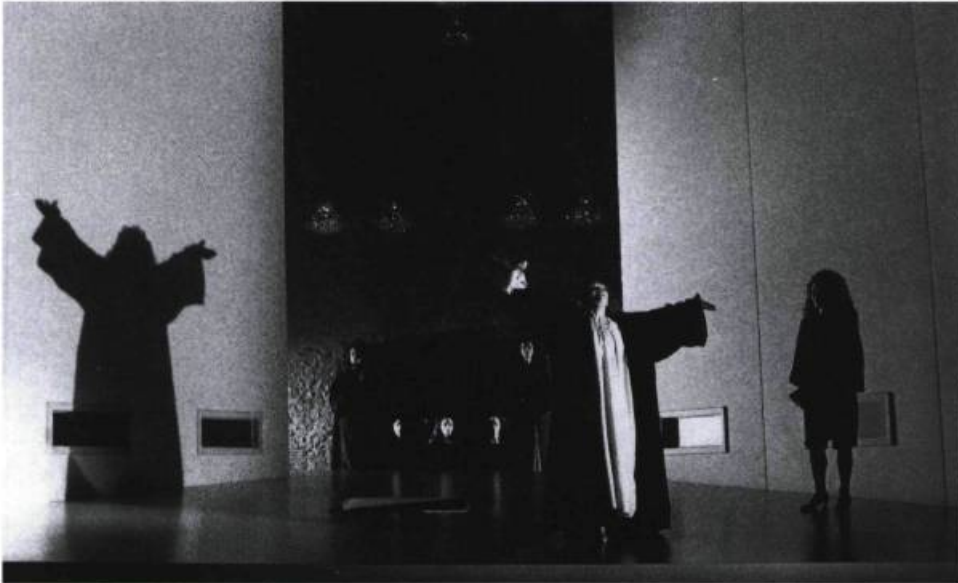


Dessin : Jean-Pierre Langlais.

Souvenirs d'Andromaque

« Racine, ce n'est pas du théâtre. » Voilà qui résume à peu près ce qu'un de mes professeurs, à l'université, a bien voulu nous dire au sujet de Racine. Ce professeur — dont l'enseignement me fut précieux et pour qui j'ai gardé le plus grand respect — privilégiait l'étude des textes de Corneille, de Molière ou de Rotrou, c'est-à-dire des auteurs dont les œuvres témoignent d'un siècle qui, tant dans le domaine de la philosophie, de la peinture ou du théâtre, poursuivait une réflexion — amorcée dès l'Antiquité et développée en Italie, véritable creuset de la Renaissance — sur les questions entourant les phénomènes de la vision et de la perception. Certaines découvertes scientifiques permettant d'observer ce qui jusque-là n'avait pu l'être contribuaient largement à cet élan de curiosité et de réflexion sur le visible et l'invisible. En France, dès le début du XVII^e siècle, on voit apparaître de nombreux ouvrages sur l'optique et le fonctionnement de l'œil (dont la *Dioptrique* de Descartes, qui précède de peu les *Méditations métaphysiques*) ; en peinture, on découvre toutes les possibilités du trompe-l'œil et de l'anamorphose ; on évalue, comme le fait Corneille dans *l'Illusion comique*, la frontière qui sépare le réel de l'illusion ; certains esprits extravagants, quoique bien intentionnés, vont même jusque'à se demander si les mouches ont une âme...

On comprendra donc pourquoi j'ai peu fréquenté Racine. J'ai fini par le lire, bien sûr, mais l'étude du Grand Siècle et la perspective que les mouches puissent avoir une âme m'ont passablement occupée. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, cette petite phrase lancée avec tant d'assurance et d'autorité (« ...ce n'est pas du théâtre ») me revient



spontanément en mémoire comme une question restée ouverte ; mon professeur avait eu beau mettre Racine à l'écart, cette exclusion avait tout de même réussi à se loger dans un coin obscur de mon esprit.

En mars 1994, le Théâtre du Nouveau Monde présente *Andromaque* de Racine, dans une mise en scène de Lorraine Pintal¹. Je suis assise au balcon, un peu en retrait vers la droite. Le décor, dominé par le blanc, me semble immense, sorte de désert opaque qu'illumine un lustre tout aussi immense, imposant, presque royal. Je sais maintenant qu'il y avait plusieurs lustres, mais je n'ai souvenir que de celui-là. De fait, les scénographies de Danièle Lévesque privilégient la mise en place de séries d'éléments identiques — ici les lustres —, un peu à la manière d'Andy Warhol, qui s'est rendu célèbre grâce à ses séries d'images représentant les « symboles » les plus marquants de la société de consommation américaine. Ces reproductions forcent la mémoire à opérer une sorte de fusion et à ne retenir, en somme, qu'un seul et unique objet.

Le spectacle s'ouvre, curieusement, sur la lecture de l'épître dédicatoire « À madame » : « Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrais-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis ? » Sans comprendre tout à fait, je sens que Pintal fait allusion au renversement « hiérarchique » de la perspective classique : la scène n'obéit plus, en effet, à une mise en perspective élaborée à partir de « l'œil du prince », et donc de la place qu'il occupait dans la salle. Aucune ligne, aucun point de vue ne semble avoir été privilégié, et tout se déploie, en quelque sorte, de la scène à la salle. L'impression est étrange, le souvenir un peu vague, mais tout me ramène à la lumière qui émanait de ce lustre, à cet « œil » que je me suis si naturellement approprié et qui ordonne à présent ma vision.

1. Voir la critique du spectacle, signée Benoît Melançon, dans *Jeu* 71, 1994.2, p. 189-195.



Andromaque, TNM, 1994. Sur la photo : Han Masson (Pyrrhus), Sophie Vajda (Céphise), Louise Laprade (Andromaque) et Huguette Oligny (Phœnix). Photo : Yves Renaud.

devant la beauté et la rigueur de ses alexandrins. Non, autant louer les notes d'un concerto de Bach, ce qui serait absurde. Mais là, sur la scène du TNM, je participais à une « lecture » tout à fait étonnante : le texte vivait sous mes yeux, chacun des personnages — ni hommes ni femmes — imposant par sa présence la présence même de l'écriture et les vertiges du regard qui l'accompagne ; subtilités du regard qui, chez Racine, plonge et s'abîme en une fuite incessante d'images où ce que l'on voit échappe déjà, toujours, à la représentation ; Oreste regarde Hermione, qui regarde Pyrrhus qui, lui, regarde Andromaque, celle qui, embrassant à la fois le souvenir d'un époux assassiné et l'amour qu'elle porte à sa descendance, fixe son regard en elle-même pour lui permettre de se déployer bien au-delà. Chacun regarde ainsi celui qui ne le regarde pas, poursuivant et fuyant le regard de l'autre en une sorte de contrepoint théâtral qui n'est pas sans rappeler l'art de la fugue.

Je vois donc, et cet « œil » surplombant la scène, j'en suis presque convaincue, est à la fois le mien et celui de l'autre ; il scintille comme les larmes durcies d'Andromaque.

Qu'on me comprenne bien : je ne fais pas ici la critique d'un spectacle. Cette chronique, comme toutes celles que j'ai signées jusqu'à présent, a toujours pour objet le texte. Pourtant, c'est bel et bien ce spectacle qui m'occupe..., ou plutôt la perception que j'en ai eue, et qui m'a littéralement transportée. On aura beau dire que le lustre qui ornait la scène soulignait le faste d'un palais aux murs blancs, pour moi, c'était un œil. Ce que j'ai vu, ce soir-là, n'avait aucune commune mesure avec ce que l'on voit habituellement au théâtre.

Huit comédiennes vêtues de noir portent en elles toute la force tragique et le chant d'*Andromaque*. J'ignore quand s'est produit l'illusion — ou la vision — qui m'a fait me redresser sur le bout de mon siège, le regard absorbé, en parfaite harmonie avec la musique et le théâtre intérieur de ces huit signes noirs, mais j'y étais, noir sur blanc. Lire Racine n'aura jamais cette force ; on a tendance, trop souvent, à le disséquer, à voir dans chacune de ses tirades un seul poème indépendant de l'ensemble ou à s'extasier

On sait que certains critiques ont remis en question le choix de Lorraine Pintal en ce qui concerne la distribution — exclusivement féminine — de cette production. Je sais pour ma part que je n'aurais probablement jamais fait une expérience aussi intense et particulière si la metteuse en scène avait opté pour une distribution conventionnelle. Pourquoi ? Je ne saurais le dire avec précision ; aucune théorie, aussi pertinente soit-elle, ne semble pouvoir éclairer cet état de fait qui, à mon sens, relève du plus heureux mystère. Pintal a eu beau appuyer son choix sur les réflexions de Barthes en ce qui concerne l'identité sexuelle des personnages raciniens (« sexualité de situation plus que de nature »), il n'en demeure pas moins qu'elle faisait là un pari dont la réussite reposait entièrement sur la force des comédiennes. Or celles-ci possédaient une telle maîtrise de jeu que le texte s'en trouvait presque transcendé ; elles n'étaient plus, à mes yeux, des comédiennes jouant Racine, mais l'écriture même de Racine, dépassant ainsi tout particularisme pour atteindre au Grand Art.

Voir les personnages comme autant de signes noirs parcourant une page blanche, était-ce le fait d'un délire, une illusion d'optique, une vision de littéraire ? Et ce lustre dominant la scène, ne m'invitait-il pas à regarder à travers les yeux d'Andromaque, tel un miroir que la musique — force de l'harmonie — me donnait l'illusion de traverser ? ◆



[...] je participais à une « lecture » tout à fait étonnante : le texte vivait sous mes yeux, chacun des personnages [...] imposant par sa présence la présence même de l'écriture et les vertiges du regard qui l'accompagne.

